TREIZIEME ANNEE — N° 487 — On s'abonne au Bureau du Journal : 17, RUE DE L'ANNONCIATION à PARIS (16e Arr.) et dans les Bureaux de Poste — SAMEDI 11 JANVIER

ABONNEMENTS

FRANCE. . . . . Un an 8 fr.
ETRANGER. . . . — 10 fr

LE NUMERO :

FRANCE. . . . . 10 centimes
ETRANGER . . . . 15 —
Aux bureaux du Journal et par la poste

TÉLÉPHONE : AUTEUIL 17-09

ANNONCES
Agence Parisienne de Publicité
10, Rue Drouot, Paris
TÉL. : GUT. 55-38

LA FRANÇAISE

Journal de Progrès Féminin

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Directrice - Fondatrice
Jane MISME

ABONNEMENTS

FRANCE. . . . . Un an 8 fr.
ETRANGER. . . . — 10 fr
Les abonnements ne peuvent être remontés pour moins d'un an. Ils partent du 1er de chaque mois

LE NUMERO :

FRANCE. . . . . 10 centimes
ETRANGER. . . . 15 —
Aux bureaux du Journal et par la poste

Souhaits de Nouvel An

Nous remercions vivement tous nos abonnés et lecteurs qui nous ont envoyé des vœux à l'occasion de la nouvelle année.

Leur nombre, dont nous sommes très touchées, nous prive cependant du plaisir de répondre à chacun d'eux personnellement. Ceux et celles qui nous ont écrit pour s'informer de la santé de Mme Jane Misme, voudront bien trouver ici l'expression de notre particulière gratitude.

Le sel perdait sa saveur

Nous sommes toutes, je crois, en ce commencement d'année, sous l'impression que le monde marche, lui aussi, à la réforme. Il semble bien probable que nos vœux pour l'obtention du suffrage nous seront être couronnés de succès que 1919 nous verra accorder au moins le suffrage municipal. Il en est de même pour d'autres revendications. La capacité civile de la femme mariée déjà reçu une brèche avec le droit pour celles-ci de disposer librement de leur salaire et des économies provenant de ce salaire. Elle ne tiendra pas longtemps le jour où la femme entrera dans la vie politique si elle n'est pas définitivement abolie avant. La devise « à travail égal, salaire égal », devient un peu plus vraie tous les jours. Nous allons assister à l'heure des réalisations. Réjouissons-nous donc. Oui, certes, réjouissons-nous ; mais sachons d'abord nous retourner vers le passé ; vers celles qui l'ont préparé et ne l'ont point vu, et nous dissimulons pas non plus le succès présente ses dangers ; de dangers peut-être même, que celle ou les revers.

Nous avons évoqué le souvenir des « Parisiennes ». L'une de nous, à une réunion de comité, nous disait l'autre jour comment, il y a quelque quarante années, les suffragistes d'alors étaient menacées des traitements les plus ignominieux pour oser défendre leurs opinions. Il fallait du courage, en ce temps-là, pour être féministe. Il en fallut encore plus tard, sinon pour bruver les mépris, du moins pour affronter le ridicule, le silence, les refus des éditeurs, les étonnements des supérieurs hiérarchiques, leur malveillance, bref l'atmosphère hostile sottement dédaigneuse de l'opinion. Le féminisme, au début, fut une sorte de croisade ; il ne fut encore il ne fut rien moins qu'une carrière agréable. On devenait féministe parce qu'on ne pouvait faire autrement. Les idées qui nous paraissent justes et belles étaient repoussées par la grande majorité. Elles nous nuisaient. Nous ne les en aimions que davantage. Une grand joie depuis nous a été accordée ; celle de voir les jeunes gens ou jeunes filles, venir à nous — quelques-unes de fort loin, de delà les frontières et les mers, — nous dire que nous les avions aidés à trouver leur chemin ; ou même sans nous dire, considérer comme si naturelles les idées que nous avions acquises au prix d'épreuves et de luttes, que nous n'avons eu parfois la sensation de toucher au progrès. Et sans doute parmi les émotions éphémères de la vie celle-ci est une des rares qui vaille de vivre.

Aujourd'hui, demain, nous passerons bientôt. Nous laisserons le féminisme victorieux, admis dans les bibliothèques et les salons, ayant droit de cité dans la vie. Il n'en est pas encore tout-à-fait à cette période de son évolution ; mais il y touche. Alors se pose cette question ? Qu'adviendra-t-il de lui quand il sera arrivé ? Toute cause qui peine à vaincre, qui s'efforce vers l'être, a une ardeur. Elle n'attire à elle que les cœurs épris d'idéal et de désintéressement. Parfois des étrangelés se mêlent à la parure. Le féminisme ne fut pas exempt de ces fautes de goût. Il a et se chapeaute bien. Reconnaissons : il est souvent à la dernière mode. Il hait l'excentricité. Parfait. Si Sénèque il ajoute : « C'est par qu'il faut se distinguer de la foule; mais il convient de lui ressembler » n'aurons qu'à le louer de cette formation, qu'il soit à la mode mieux, et je veux dire à la mode dans tous les domaines. Mais alors un certain, inéluctable va le guetter. Celui qui guette toutes les causes justes. Le grand nombre l'encombrera, le grand nombre, c'est.. c'est le grand mal, ce n'est pas l'élite ; ce n'est pas le service désintéressé, le sacrifice. Nous le disions dans notre dernier numéro, le sacrifice est l'élément de vie par excellence ; peut-être même n'est-il là une vaine figure : sans le sacrifice existerait-elle ? Tout ce qui tend à la science est imprégné de cette force même; tout ce qui n'en est pas imprégné tend vers la dissolution et la mort.

Le féminisme va avoir à subir l'épreuve du succès. C'est la plus rude. Comment la supportera-t-il ? Il la supportera, nous l'espérons. C'est de tout notre cœur, le plus souvent, que les jeunes nous arrivent avec une petite flamme d'impatience qui nous fait plaisir. Cependant veillons. Au fruit, on connaît l'arbre. Les fruits de nos devancières ont été — la vie de Marie Bonnevial, celle de Blanche Cremnitz pour évoquer seulement le souvenir des dernières disparues — ont été la bonté, l'ardeur, le dévouement, le désintéressement le plus complet. Bien différentes l'une de l'autre : la première oratrice et femme d'action, la seconde écrivain délicat et souriant, elles n'ont jamais pensé à elles. Elles ont travaillé pour la cause sans retour sur elles-mêmes. Gardons leur exemple devant les yeux. Si nous leur ressemblons un peu, tout va bien, le féminisme peut triompher sans crainte. Si par malheur, il se glissait un peu plus d'alliage personnel dans notre service, veillons. Il faut qu'il demeure très haut, très pur s'il veut continuer d'exercer une influence salutaire dans la vie moderne. Au progrès des idées ferons-nous jamais assez de sacrifices, nous qui sommes encore capables de le servir, parce que d'autres sont morts pour notre liberté ?

Louise Compain.

PRIÈRE DE LIRE ATTENTIVEMENT

ABONNEMENTS

Ainsi que nous en avons averti nos lecteurs, il nous devient impossible de maintenir à six francs notre abonnement annuel.

Nous sommes persuadés que nos lecteurs ont déjà compris quels lourds sacrifices nous nous sommes imposés pour conserver ce prix pendant toute la durée des hostilités, et qu'à leur tour, ils accepteront d'aider *La Française* à vivre et à se développer, en lui apportant, pour l'année 1919, des abonnements du montant de **8 francs pour la France et de 10 francs pour l'Etranger.**

Nous prions donc les personnes dont l'abonnement se termine le 31 Janvier 1919 de vouloir bien noter dès maintenant que les nouveaux prix leur seront demandés pour le renouvellement.

Tous les abonnements nouveaux inscrits à partir du premier janvier 1919, quelle que soit la date de leur début, doivent être payés 8 ou 10 francs.

Nous rappelons à tous qu'il nous est toujours très agréable de recevoir le montant des renouvellements par le retour des mandats-cartes joints à nos lettres d'avis, et nous remercions vivement ceux qui répondant par ce moyen à notre appel, nous évitent le onéreuses et compliquées présentations de reçus par la poste.

Enfin, nous adressons nos sincères remerciements à ceux qui ont spontanément grossi ou doublé le montant de leur abonnement et à ceux qui nous ont adressé des abonnements de propagande.

Nous ne doutons pas qu'à la suite de semblables efforts multipliés et continués, *La Française* atteigne la diffusion que nous désirons tous pour elle.

Nous avons reçu :

A la suite de notre dernier appel, nous avons reçu de

Mme Emile Marx ..... 100 fr.

Sincères remerciements.

A LIRE PROCHAINEMENT

Nous publierons très prochainement un numéro spécial sur *la nationalité de la femme mariée*. Nous sommes assurés pour ce numéro d'une importante collaboration de M. Sauteraud, conseiller à la Cour d'Appel.

Nos lecteurs trouveront dans nos prochains numéros la suite des articles si appréciés de Mme le Dr Mulon et de Mlle M. Berthet ; et une fort intéressante étude sur les clubs féminins pendant la Révolution par Mlle Labbé, licenciée es-lettres.

Education physique féminine

Nous publierons à cette place les cours de gymnastique rythmique, rationnelle et médicale qui nous seront indiqués.

Nous signalons aujourd'hui ceux qui sont placés sous la direction de M. Désiré Séhé, Inspecteur de l'Education Physique dont les démonstrations pratiques ont obtenu un si grand succès à la Salle Récamier et au Musée Social de la rue Las-Cases pendant la guerre.

Lundi 5 heures, Préparation aux Brevets, Institut Médical, 26, Faubourg Saint-Jacques. — Mercredi 3 heures 30, Cours d'enfants, Avenue Emile-Deschanel, 14. — Mercredi, 4 heures 30, Cours de Jeunes Filles, Avenue Emile-Deschanel, 14. — Jeudi 6 heures 30, Cours de Dames et Jeunes-Filles, Gymnase Médical, 32, Faubourg Saint-Martin. — Samedi 6 heures 15, Cours de Dames et Jeunes-Filles, Institut Médical, 26, Faubourg Saint-Jacques.

Les cours du jeudi et samedi, 4 francs par mois.

Nous recommandons aux mères de familles d'assister à ces cours ainsi qu'à la séance de plein air qui a lieu le premier dimanche de chaque mois, à 3 heures à l'Ecole Normale Militaire de Joinville-le-Pont, où elles pourront juger de la méthode et des effets salutaires des exercices corporels où la grâce et l'esthétique tiennent la première place.

Vers le suffrage des Femmes

Il est particulièrement utile que les plus éminents amis du féminisme affirment à nouveau leurs opinions favorables à notre cause, en cette heure que nous voudrions décisive. M. Georges Renard, professeur au Collège de France, répond à notre désir par le bel article qu'on va lire :

UN ACTE DE JUSTICE

Vous me demandez mon opinion sur le droit de vote pour les femmes. Je l'ai tant de fois exprimée que je suis condamné à me répéter et que vous me pardonnerez de n'avoir rien de neuf à vous apporter.

En 1897, j'écrivais (*Le Régime Socialiste*, p. 109) : « Ai-je besoin de dire que les femmes étant des personnes comme les hommes, ont mêmes droits et mêmes devoirs qu'eux ? La différence des sexes peut se réfléter, se reflètera sans nul doute en une différence de fonctions sociales : mais il y a équivalence et par suite égalité de droits entre les deux moitiés de l'humanité, et l'une comme l'autre, en matière d'intérêts généraux, a son avis à dire et à défendre.»

En 1907, je contresignais la déclaration suivante (*Le socialisme à l'œuvre*, p. 306) :

« Le socialisme, qui s'est voué à la défense de tous les droits méconnus soutiendra la cause féministe jusqu'à la victoire complète. Ce qu'il réclame pour la femme, c'est un statut égal à celui de l'homme dans le mariage, c'est l'entière liberté qui doit appartenir à toute personne adulte et responsable, c'est enfin le droit politique, sans lequel tous les autres restent précaires. »

En 1917, après la guerre, qui aura plus fait, pour la cause féministe, que vingt ans d'ardente propagande, je concluais ainsi une étude sur le Travail féminin (*Les répercussions économiques de la guerre actuelle sur la France*, p. 293) : «J'ai idée que contre l'alcoolisme, la misère et la guerre, les femmes pourront apporter aux législateurs masculins un appui utile et parfois des correctifs nécessaires. Bien imprudent et bien sûr de sa défaite l'homme d'Etat qui voudrait, au lendemain de la guerre, les claquemurer dans le cercle étroit de la vie domestique ! Quant aux bonnes gens qui ont peur que les femmes ne perdent ainsi leur charme et leur attrait, on peut leur répondre par ce mot de Stendhal : — C'est comme si l'on craignait d'apprendre aux rossignols à ne plus chanter au printemps. »

Je vous donnerai pour finir, une opinion collective qui aura plus d'autorité que mon opinion personnelle. Le Conseil syndical de la presse socialiste, dans sa séance du 18 Décembre 1918, sur la proposition du Docteur Clauzal et sur les rapports du soussigné, a voté la proposition que je reproduis ici :

« Considérant que le suffrage dit universel ne mérite pas son nom tant qu'il laisse de côté la moitié de l'humanité ;

Que le parti socialiste a été le premier parti politique qui se soit prononcé pour le vote des femmes ;

Que les femmes de France ont bien mérité de la Défense nationale par leur dévouement dans les ambulances et dans les œuvres de solidarité patriotique, par leur endurance dans les travaux pénibles des usines de guerre, par les services de tout genre qu'elles ont rendus en suppléant les hommes retenus aux armées ;

Qu'elles ont ainsi achevé leur éducation civique et leur apprentissage administratif ;

Qu'elles ont droit, comme leurs sœurs d'Angleterre, des Etats-Unis d'Amérique et d'Allemagne, à prendre une part directe aux affaires publiques ;

Le Conseil syndical de la Presse socialiste émet le vœu que le Parlement leur confère dans le plus court délai possible les mêmes droits civiques qu'aux hommes.

Au nom du Conseil syndical,

Le Président, **Elie May.** — *Le Vice-Président,* **Georges Renard.**

Le Secrétaire-Général **Edmond Potier.**

Je n'ai rien à ajouter, sinon l'espérance que la République française ne voudra pas être le dernier des grands Etats à opérer cet acte de justice.

Georges Renard.
Professeur au Collège de France.

LES ÉLECTIONS ANGLAISES

Les résultats finaux des élections anglaises ont été peu favorables aux candidates, une seule restant définitivement élue, la comtesse Mackiewicz. Cela n'a rien de surprenant, si l'on pense au peu de temps qui s'est écoulée entre l'admission des femmes à l'éligibilité et les élections. Néanmoins, le rôle des femmes dans cette grande lutte politique a été considérable, et nous croyons et espérons qu'il servira à faire faire un pas gigantesque à la cause des femmes dans le monde entier. Mme Cruppi, qui a assisté aux efforts des féministes anglaises et au vote à Londres a bien voulu décrire pour La Française *ce qu'elle a vu et entendu :*

Cela s'est passé d'une façon bien simple et bien tranquille. A peine aurait-on remarqué que, vers les mairies et les écoles où se trouvent les bureaux de vote, il y avait dans les files d'électeurs se dirigeant vers le scrutin à travers le brouillard et la pluie de ce noir jour d'hiver, des femmes en même temps que des hommes. Point d'agitation, point de curiosité. Les femmes qui prenaient le bulletin au premier bureau, et s'en allaient dans le petit « box » tracer une croix devant le nom du candidat choisi, n'étaient ni plus intimidés ni plus gauches que leurs compagnons. Pourtant, par ci par là, un petit tableau inattendu rappelait la nouveauté du spectacle. Ici, une jeune femme « en cheveux » venait voter avec un baby sur les bras et un autre pendu à sa jupe. Il y avait quelques sourires, mais bienveillants, et le voisin ou la voisine se montrait disposé à prendre un instant le petit fardeau. Ailleurs, une ménagère posait à terre le panier qui, bâillant, montrait des légumes ; et on voyait quelques bons rires sur les visages épanouis des policemen aux costumes funèbres. Là, c'était une aïeule appuyée sur des cannes ; ici une dame malade amenée sur un fauteuil roulant. Jeunes et vieilles, riches et pauvres, elles venaient en masse remplir le devoir nouveau.

Devant certaines mairies ou écoles, un groupe nombreux de femmes et jeunes filles, vendant le journal *The Vote*, promenant des écriteaux, indiquaient qu'il y avait là une candidature féminine. Trois dans Londres, 15 dans toute l'Angleterre, 2 en Irlande, tel est le bilan de ces candidatures. C'est peu dans une élection destinée à pourvoir 700 sièges ; mais il ne faut pas oublier que c'est un mois seulement avant la date de cette élection que le bill proclamant le droit des femmes avait été voté. Après les démarches nécessaires, il restait une vingtaine de jours pour faire campagne ; les places étaient prises, le jeu électoral préparé. Se faire élire en de telles conditions était un tour de force ; il faut admirer que 17 vaillantes l'aient tenté, et leur échec presque collectif est sans signification.

A Londres, les trois candidates étaient remarquables. Mrs Despard, sœur du maréchal French, âgée de 72 ans, soulevait l'enthousiasme dans les meetings de son quartier de North-Battersea, quartier misérable où elle vit depuis 40 ans, adorée pour son inlassable dévouement aux malheureux, et surtout aux enfants. Cinquante-deux branches de Trade-Unions, d'innombrables associations ouvrières soutenaient sa candidature. Je l'ai entendue dans un grand meeting d'ouvriers, présidée par un pasteur. Son visage noble sous ses cheveux blancs, sa chaude éloquence d'apôtre émouvait, entraînait l'auditoire.

A Chelsea, Miss Phipps, présidente de la Ligue des femmes enseignantes, institutrice galloise d'un esprit mordant, d'une verve endiablée, remportait un autre genre de succès. Elle ne sera pas élue, mais on reparlera d'elle, de sa vive intelligence, de ses idées justes et utiles sur l'éducation et l'hygiène, de son remarquable talent de *débater* à la réposte vive et cinglante.

Mrs How Martyn, à Hendon, complétait le trio remarquable des candidates londonniennes. Elle possède à fond les questions de protection de la première enfance, et s'intitule « the babies' candidate ». Femme cultivée et laborieuse, elle a donné des preuves de son dévouement au bien public.

Et dans le groupe des autres candidates, que de personnalités remarquables ! La moyenne est exceptionnelle. Mrs Mac Arthur, Mrs Pethick Lawrence, spécialistes des questions ouvrières féminines, vivant parmi les ouvrières, sont candidates du Labour Party. Mrs Oliver Strachey, bras droit de Mrs Fawcett, est une des personnalités les plus en vue de la campagne suffragiste. Mrs Corbett Ashby Mackenzie, Alison Garland, groupe de femmes instruites, cultivées, travaillant depuis longtemps, dans les County Councils ou dans de nombreuses œuvres philanthropiques et sociales. Toutes insistent sur la question d'un meilleur *housing*, d'une vaste reconstruction des maisons ouvrières, et cela sera certainement obtenu. Toutes aussi, quel que soit le parti dont elles se réclament, parlent avec ardeur et foi de la Ligue des Nations.

A Smethwick, près de Birmingham, la célèbre suffragette Christabel Pankhurst, tenant le drapeau de la coalition, avait des chances de réussir ; car, plus heureuse que les autres candidates, elle ne partageait pas avec un concurrent les voix de son parti. Mrs Violet Markham avait aussi quelques chances, et son élection eût été un curieux paradoxe, car elle a fait partie pendant de longues années d'une Ligue féromancière Mrs Humphrey Ward ! Elle a renié ses erreurs, mais les journaux féminins suffragistes les rappellent avec quelque ironie.

Le petit bataillon des candidates est entouré et soutenu par une armée de combattantes d'une activité et d'un dévouement inlassables. Et c'est cette foule féminine anonyme qui est à mes yeux le plus intéressant personnage de la pièce qui se joue devant nous. Sans doute, il y a eu des directrices admirables, comme Mrs Fawcett, dont les 72 ans sont d'une invraisemblable jeunesse et qui a été depuis 40 ans le leader parlementaire, sans cesse en contact avec les assemblées et les ministres. On voulait aller en procession chez elle le jour du premier vote, pour bien montrer qu'on le lui devait. Mais elle aurait dit comme moi que ce sont ses merveilleux soldats qui ont gagné la bataille. Ce sont toutes ces femmes (pour la plupart de grande ou de petite bourgeoisie) qui depuis 50 ans — depuis 20 ans surtout — ont fourni un labeur immense, créant par centaines et par milliers des Comités, des bureaux de propagande, des ligues, des sociétés de tous genres, trouvant toujours pour soutenir ces œuvres (dont les buts étaient le plus souvent à la fois philanthropiques et politiques), même si elles étaient pauvres, de l'argent, et occupées, du temps ; allant à toutes les élections soutenir par leur « canvassing »(travail de visites et de persuasion auprès de l'électeur) les candidats favorables au vote des femmes ; protestant par des meetings, par des processions innombrables, contre les mesures anti-féministes ; répandant par millions des tracts fort bien faits s'adressant à des femmes de toute condition sociale, dépensant une somme formidable d'intelligence et d'énergie. Ce sont elles qui ont fait en quelques jours une fiche pour chacun des 20 mille électeurs de Miss Phipps et les ont visités individuellement. Ce sont elles qui aujourd'hui 14 décembre 1919, jour de leur triomphe, promènent du matin au soir, sous la pluie implacable, les écriteaux de leur candidate, et rient à belles dents à l'ombre de chapeaux de toile cirée ruisselants. La volonté collective de cette immense ruche féminine, décidée à mille sacrifices, ne pouvait manquer d'atteindre son but. C'est maintenant chose faite ; que résultera-t-il de cette victoire ? Mériterait-elle un pareil effort ? aura-t-elle un résultat appréciable pour le bien public ?

On pourrait penser qu'il est trop tôt pour répondre à cette question, le vote n'étant acquis que depuis quelques semaines. Et cependant, avant même d'avoir pu se manifester matériellement, le pouvoir nouveau des femmes a obtenu un résultat important dans l'incident *Dora*, 40 *D.*

Quelle est cette formule étrange ? C'est un nom décent et mystérieux appliqué à une bien laide chose. La Défence of Realm Act (les initiales de ces 4 mots fournissent le gracieux nom de Dora) était un privilège royal, autorisant le souverain, pour la défense du royaume, à prendre certaines mesures en dehors des votes du Parlement. On n'usait jamais de ce droit que pour des détails sans portée. Aussi grande fut l'émotion quand on apprit que, au cours de la guerre, en 1917, la Couronne avait usé de son privilège pour édicter des peines d'emprisonnement contre toute femme accusée d'avoir communiquée une maladie vénérienne à un soldat de S.M. Les femmes firent remarquer que ce règlement était gravement injuste, n'édictant aucune peine contre le soldat, ou l'homme quelconque qui aurait communiqué cette même maladie à une femme. Elles constatèrent aussi que ce règlement exposait des innocentes à d'infâmes accusations et que, par le fait, certaines femmes dénoncées par des soldats avaient été reconnues vierges. Un grand meeting fut convoqué, et on s'y rendit en masse, malgré l'épidémie d'influenza qui, à ce moment, rendait les agglomérations dangereuses.

Mrs Fawcett présida la réunion, à laquelle l'évêque protestant et l'évêque catholique donnaient l'appui de leur présence. On protesta solennellement. Et dès qu'il fût décidé qu'on donnerait le vote aux femmes, le Gouvernement, sûr qu'elles ne tolèreraient jamais la présence d'une *Dora*, retira le bill malencontreux.

Et à la réunion de l'Albert Hall où M. Lloyd George prononça dernièrement un discours, pour six mille électrices, Mrs Fawcett répéta que la femme ne supporterait jamais une législation qui dégrade la femme.

En notre pays où la législation de la prostitution comporte un assemblage de Doras mille fois plus hideuses que la Dora britannique, où des milliers de malheureuses vivent dans le plus révoltant esclavage, et où les honnêtes femmes de la classe bourgeoise (à laquelle appartiennent Mrs Fawcett et une grande partie des sociétés suffragistes anglaises) ont pris le parti commode de tout ignorer, nous ne pouvons qu'admirer la générosité et l'énergie de nos voisines.

Nous voyons aussi que M. Lloyd George a dû promettre aux anglaises le « salaire égal à travail égal » qui est d'élémentaire justice, et dont, sans l'accession des femmes au pouvoir politique, on n'obtiendra jamais la réalisation.

Et à voir ces premiers résultats immédiats de la victoire des Anglaises, de grands espoirs peuvent nous venir. Cet effort d'énergie n'aura pas été vain, parce qu'il n'a pas été dicté par la seule ambition personnelle. S'il en eût été ainsi, il serait sans intérêt et sans élan. En effet, si l'état social ne devait pas être amélioré, qu'importerait que le groupe des privilégiés de la vie, toujours aussi restreint, fût composé d'hommes ou de femme ? Ce qui importe, c'est d'accroître le nombre de ceux qui vivent sainement et normalement, c'est de diminuer la souffrance et l'injustice. Les Anglaises nous montrent le chemin, essayons de les suivre.

Louise Cruppi.

LES DISPARUS

Paul Margueritte

Aux derniers jours de l'année finissante, dans sa villa de Clair-Bois, à Hossegor, dans les Landes, Paul Margueritte est mort, jeune encore et en pleine activité. Les lettres françaises perdent en lui un de nos meilleurs écrivains ; le féminisme, un champion convaincu et ardent. Romancier d'une fécondité incomparable, conteur charmant, Paul Margueritte ne se borna pas comme son maître Edmond de Goncourt, comme son ami Stéphane Mallarmé, à faire de l'art pour l'art ; il mit sa plume au service des idées les plus nobles et les plus généreuses. Le patriotisme, le respect, on pourrait presque dire le culte de la femme, voilà les sources auxquelles Paul Margueritte a toujours rafraîchi son inspiration.

Le fils du général Margueritte dont l'héroïsme alla jusqu'à émouvoir un roi de Prusse, eut à cœur de retracer la tragique époque qui l'avait cruellement et glorieusement éprouvé. Il écrivit d'abord une nouvelle très juste de ton et très saisissante, le *Cuirassier blanc*, souvenir d'un adolescent que l'occupation du territoire français avait profondément ému. En collaboration avec son frère Victor, il composa ensuite trois grands romans militaires : les *Tronçons du Glaive*, les *Braves Gens*, le *Désastre*, œuvres très nourries et très fortes qui plus que jamais trouvent aujourd'hui un écho dans nos âmes. Impossible de lire sans un serrement de cœur la scène où le plénipotentiaire français est conduit les yeux bandés au camp allemand, avant la capitulation de Metz. Après avoir tant étudié la guerre de 1870, tant écrit à son sujet, quelle ne fut pas l'émotion de Paul Margueritte quand la grande guerre éclata. D'Hossigor, ce coin charmant des Landes où il vivait la plus grande partie de l'année avec sa jeune femme et ses enfants, il écrivit pendant les deux premières années de la lutte gigantesque des séries d'articles tout vibrants d'indignation contre l'Allemagne et ses procédés de guerre. Ces articles furent réunis en volumes et les recueils *Contre les Barbares* et *l'Immense Effort* devinrent de bons livres de propagande aux pays neutres. Dans plusieurs romans, l'*Embusqué* et *Pour toi Patrie*, Paul Margueritte peignit des familles françaises en suivant les fluctuations et l'évolution des sentiments de chacun de leurs membres, pendant la mobilisation et les premiers temps de la guerre.

Puis son cœur s'émut des souffrances engendrées par la guerre : au bord du doux lac d'Hossegor, il recevait, parmi les roses de son jardin, les blessés des hôpitaux de Cap-Breton ; il eut aussi l'occasion de connaître un aveugle de la guerre ; plein de compassion, il se documenta sur la rééducation des aveugles, il eut l'intuition de tout ce que la vie pouvait encore leur réserver de joie et de bonheur, et il composa *Vaincre La-mière* où, comme il l'a dit lui-même, il espérait « avoir écrit des pages consolantes pour les familles des aveugles de la guerre. »

Paul Margueritte, en effet, avait une très vive sensibilité : son impressionnabilité, la délicatesse de ses sentiments se retrouvent dans un de ses meilleurs romans : *Nous, les Mères*, où il dépeint d'une façon poignante les angoisses d'une mère souffrant des chagrins de ses enfants, et les voyant aussi peu à peu se détacher d'elle. La ténuité de l'analyse est telle qu'on s'étonne que ce livre n'ait pas été écrit par une femme. Certes, Paul Margueritte est un des écrivains modernes qui sut le mieux nous comprendre. Il ne se borna pas à cela, il nous défendit aussi. Ayant souffert lui-même de l'injustice et de l'injustice des lois actuelles il défendit, on le sait, une série de livres sur le divorce qui eurent un grand retentissement et beaucoup d'influence aussi sur l'opinion bourgeoise.

Plus tard, dans sa vie calme et laborieuse d'Hossegor, il étudia avec passion les questions sociales. Déjà avant la guerre, il était effrayé des deux grands périls qui nous menaçaient, la dépopulation et l'alcoolisme. En juillet 1916 il écrivait : « Je compte qu'avant vingt ans l'alcoolisme sera vaincu, traqué par les lois et condamné par le vote des femmes qui, sans doute en ce temps-là, seront électrices. » Partisan de toutes les réformes qui tendent à protéger la femme, à la mettre au même niveau que l'homme et à lui donner les mêmes droits, il paraît l'été dernier un livre sur la femme et sur tous les problèmes que le féminisme suscite aujourd'hui. Il aimait à parler de ces idées qui lui étaient chères ; avec quel feu il les discutait, comme il savait montrer les points faibles du Code et ses folles et les antiques erreurs ! On ne saurait oublier le charme de sa parole chaude et prenante, les qualités toutes françaises de clarté, de mesure et de courtoisie qu'il apportait dans la discussion. Par les dons de l'esprit et du cœur, aussi bien que par la beauté noble et fine de ses traits, il inspirait bien l'honnête homme de race et de tradition françaises.

Dans une belle et digne vie de famille, Paul Margueritte trouvait un encouragement à ses travaux. Il se plaisait à jouer avec ses enfants, deux garçonnets aux yeux bleus et

délicats qui par leur beauté, leur souplesse et leur vigueur rappellent les bronzes antiques. L'adroite activité, la grâce souriante de sa jeune femme animait la claire et sereine demeure qui se détache à l'ombre des pins, dans un paysage aux lignes pures et classiques. La mort de Paul Margueritte a fait s'enfuir tout ce bonheur. Ceux qui ont eu le rare privilège de le voir à Hossegor garderont un souvenir ému de la noble et harmonieuse existence qui était la sienne et qui a été si brusquement brisée.

J. Dalmeyda.

EN ALSACE

L'effort féminin pendant la guerre

L'activité féminine de tous temps très développée en Alsace, a pris pendant la guerre, comme partout ailleurs, une importance plus grande encore; mais le fait de la domination allemande orienta cette activité un peu différemment que chez nous : les femmes alsaciennes, ne voulant pas diriger leur effort altruiste vers les soldats, le reportèrent sur la population ouvrière cruellement éprouvée et par le chômage, et par la cherté ainsi que la rareté des articles de première nécessité. La crise alimentaire fut très grave ; celle des matières ne le fut pas moins : la laine, le coton, le lin firent rapidement défaut.

L'ingéniosité allemande chercha et trouva pour la plupart de ces matières des succédanés, et l'utilisation pratique de ces produits nouveaux donna lieu à d'ingénieuses initiatives ; relevons celle d'une vaillante Alsacienne, Mme Lamey, de Mulhouse, qui, par son intelligence et son dévouement, a procuré un gagne-pain à près de trois mille femmes et jeunes filles. Dès le début de la guerre, Mme Lamey avait fondé une œuvre d'assistance par le travail, groupant un certain nombre d'ouvrières. Lorsque les fils et tissus vinrent à manquer, il fallut, pour parer au chômage menaçant, trouver une autre utilisation de la main-d'œuvre.

A cette époque, les Boches commençaient à se servir de papier pour remplacer certains fils et ficelles. Le cuir et l'étoffe faisant totalement défaut, Mme Lamey se demanda s'il n'était pas possible, en tressant des fils de papier, d'obtenir des lacets à la fois assez souples et assez solides pour en confectionner des chaussures. On trouva quelques fileuses et tisseuses et, après de nombreux tâtonnements, on parvint à établir une chaussure souple et légère, pas d'une « l'dité à toute épreuve, mais qui, en l'absence de toute autre, devait trouver acheteur. Un atelier spécial fabriqua par quantités d'abord réduites, puis de plus en plus considérables. La petite œuvre grandit jusqu'à devenir une véritable usine, où 2.500 ouvrières gagnaient quotidiennement 10 à 15 fr. Parmi ces travailleuses, Mme Lamey circulait, sachant maintenir, aux jours les plus sombres, la bonne humeur et l'espoir.

Lorsque l'on entrevit le déclin de la force allemande, une nouvelle fabrication vint, en grand secret, s'ajouter à celle des chaussures : les cocardes tricolores et autres objets — sacoches, buvards enluminés aux couleurs de France — furent confectionnés avec quel enthousiasme ! et le jour de l'arrivée de nos soldats, ce fut, à tous les étalages, à toutes les fenêtres, une floraison frictolore magnifique et inattendue.

J'ai eu l'avantage de rendre visite, à Mulhouse, à Mme Lamey et à ses collaboratrices et suis heureuse d'apporter ici le témoignage de ce qu'ont réalisé l'intelligente initiative et le zèle patriotique d'une femme de cœur.

Marguerite Walther.

LES LIVRES

GABRIELE D'ANNUNZIO, par André Geiger.

« Un grand homme, écrivait J.-J. Weiss, est le point culminant d'une famille... le grand homme, formé de la moelle et du travail d'une série d'hommes aussi heureusement et peut-être plus heureusement doués que lui, mais dont les aspirations ne pouvaient être portées à leur point de maturité et de perfection que par la longue élaboration des temps et l'exercice continu de plusieurs générations. »

M. André Geiger à qui j'emprunte cette citation, comprend ainsi la naissance du génie : non pas un miracle, ni, comme le voulait Lombroso, une anomalie morbide, mais une lente éclosion, qui serait le but, et l'aboutissement d'une longue lignée d'efforts individuels vers le Mieux. Telles certaines plantes, orchis, agaves ou yuccas qui mettent des années, parfois un siècle, à refleurir.

C'est pourquoi M. Geiger ne veut pas séparer le poète de sa race ; d'après lui, c'est à son foyer des Abruzzes, dans le nid ancestral, baigné dans l'ambiance des traditions et des paysages natals, que d'Annunzio a puisé ses inspirations les plus belles et les plus fortes; c'est là qu'il a été le mieux lui-même. Et il se pourrait fort bien qu'il eût raison, et que la postérité confirmât le jugement de quelques critiques, qui considèrent *la fille de Jorio* comme le chef-d'œuvre du poète. Cette pièce précisément a été écrite à Pescara pendant le plus long séjour que G. d'Annunzio fit au pays familial, après les orages de sa vie mondaine et politico-littéraire, et elle est tout imprégnée de poésie locale.

Les plus beaux vers « dannunziens » — ce néologisme courant en Italie est introduit en français par M. A. Geiger — sont ceux que le poète a écrits à la louange de sa mère, de ses sœurs, de sa nourrice. L'influence saine du foyer natal a donc été favorable à sa gloire autant qu'à son bonheur, il l'a toujours sentie intimement, même quand il s'y dérobait, et l'a joliment exprimée dans les *Laudi*.La digne et douce Luisella d'Annunzio surtout aura joué un grand rôle dans la vie de son illustre fils. Pour parler d'elle, le biographe devient aussi purement lyrique que le poète. Il la compare à l'ange gardien, en qui les paysans des Abruzzes ont une foi particulière:

Sur lui elle veille en silence, elle étend la main vigilante et taciturne, à la façon d'une conscience vivante. Tantôt elle sourit et tantôt elle pleure ; mais elle est toujours là. Bien souvent le simple pli de sa robe, confusément entrevu, change une pensée mauvaise en un acte de douceur, de beauté et de foi. Elle est associée toujours à ses pensées les plus hautes, à ses sentiments les plus purs. Parce que d'elle, comme des petites lampes allumées dans les sanctuaires et qui éclairent d'autant plus que les ténèbres s'épaississent tout autour, émane une humble flamme perpétuelle, celle de sa prière.

D'Annunzio a chanté sa mère. Sans doute eût-il mieux valu ne jamais la faire pleurer.

Mais il n'est pas que grand poète et romancier, il est encore le soldat héroïque qu'une grave blessure a rendu mi-aveugle, et dont la poitrine se constelle de toutes les décorations alliées. Il est le Prédestiné à qui la gloire sourit comme si elle avait été faite son esclave, ainsi que la victoire est celle de Rome, d'après l'hymne de Mameli.

Pour M. Geiger, le patriotisme de G. d'Annunzio n'est qu'un élargissement de [illegible]

En se plaçant à ce point de vue original, M. A. Geiger réalise une innovation heureuse dans la critique. Il évite avec soin toute indiscrétion, tous les détails de vie intime auxquels trop de biographes modernes s'attachent exclusivement, habituant ainsi le public à voir les grands hommes par les petits côtés, ceux qui les ravalent au niveau commun. Nulle curiosité malsaine ne trouvera satisfaction dans cette lecture, mais on aimera, surtout dans les pages charmantes consacrées à l'enfance du jeune dieu, à découvrir ou à reconnaître le paysage des Abruzzes avec sa grâce ensoleillée, sa mer changeante, son ciel immuable, ses pâtres virgiliens, ses pêcheurs dans les barques fines aux voiles historiées. Enfin, M. Geiger, voulant faire connaître au public français un grand écrivain italien, a surtout choisi d'Annunzio parce que, nourri des anciens, élevé sur le sol latin parmi les plus pures beautés de l'antiquité, épris toute sa vie et respectueux des formes classiques, il est néanmoins l'incarnation la plus complète des aspirations *futuristes* de l'Italie nouvelle En France, nous ignorons trop cette Italie nouvelle, et c'est la cause de certains malentendus qui, espérons-le, ne se reproduiront plus, maintenant que la guerre en commun, et surtout la paix victorieuse commune, ont rétabli dans les deux patries l'interéchange traditionnel de pensée et l'unité d'action.

Alice Berthet.

Carrières Féminines

ECOLE HOTELIERE DE PARIS

Pour compléter les renseignements contenus dans notre dernier numéro sur les Ecoles hôtelières, voici quelques détails sur l'Ecole hôtelière de Paris, bien connue de nos lecteurs et dont nous avons annoncé la réouverture dans notre numéro du 5 octobre. Mlle V. Thomson, qui l'a fondée, prise par ses nombreuses autres œuvres, en a cédé l'administration au Syndicat hôtelier.

Les élèves sont recrutées par sections de dix internes et dix externes, échelonnées tous les mois et demi à partir du 15 novembre de chaque année. Le certificat d'études est exigé.

La durée de l'apprentissage est de trois mois, il est suivi d'un stage au pair dans un hôtel dûment agréé, qui dure également trois mois. Les élèves obtiennent au bout de ces six mois, un certificat d'aptitudes attestant leur qualité d'élèves de l'Ecole hôtelière féminine.

L'école s'occupe gratuitement du placement des élèves mais ne prend aucun engagement.

Le premier mois, l'enseignement est général : Pour les élèves gérantes, dames de bureau, femmes de chambre etc., il comporte des cours d'anglais et d'économie domestique.

Des cours pratiques indispensables à tout le personnel hôtelier (détachage, manière de faire une chambre, un cabinet de toilette, de plier des vêtements, faire une malle, une valise, entretenir le matériel d'hôtel, nettoyer l'argenterie ou la verrerie, faire de café ou le thé, service de table, préparation des hors-d'œuvre, etc., tisane, goûter, déjeuner du matin).

Les deuxième et troisième mois, les cours sont différents, suivant la spécialisation.

Les femmes de chambre et les gouvernantes d'étage apprendront le repassage, blanchissage, entretien des vêtements et des blouses, perfectionnement dans le service de table, la préparation des fruits, etc.

Des cours de perfectionnement, grammaire, géographie, manière d'écrire une lettre, rédaction de dépêches, cours mondains, rédaction, cours de maintien, gymnastique.

Les gérantes et les comptables s'adonnent à la tenue des livres, tenue d'hôtel, correspondance, cours de mutualité, etc. Elles vont dans divers hôtels se rendre compte sur place, des questions pratiques

Pour les demandes d'inscription et pour tous renseignements s'adresser à Mme Rottembourg, 88, Avenue des Champs-Elysées.

EMPLOIS POUR LES VEUVES DE GUERRE

M. Ferdinand Bougère, député, expose à M. le ministre de la Guerre que des emplois de l'Etat auraient été promis aux femmes des mobilisés dont le mari a été tué, est mort ou est disparu, et demande à quels emplois et sous quelles conditions les intéressées peuvent prétendre soit à titre définitif, soit à titre emporaire. (*Question du 25 octobre* 1918.)

Réponse. — L'instruction du premier décembre 1916, réglant l'emploi de la main-d'œuvre féminine dans les corps de troupe, dépôts et services du département de la guerre, prévoit (art 7) que, dans le choix des postulantes, la préférence sera donnée aux parentes des militaires tués, retraités ou réformés n° 1 au cours de la guerre actuelle (femmes, mères, filles ou sœurs.)

Bulletin des Sociétés Féministes

Union Française pour le Suffrage des Femmes

L'Union française pour le suffrage des femmes organise de mercredi 15 janvier à 8 heures et demie, au Théâtre des Etats-Unis, 56, avenue Malakoff, une soirée artistique au profit de la caisse de propagande de l'U. F. S. F.

Elle y convie tous ses amis — tous ceux qui sont persuadés que chacun doit faire un effort pécuniaire pour arriver à intensifier l'action.

Le programme sera très intéressant. D'excellents artistes et des chansonniers nous ont promis leurs concours. Il y aura des chants et danses d'Alsace — et aussi des comédies jouées par la charmante troupe enfantine du théâtre La Fontaine.

Le prix du billet est de 10 francs. — Ecrire au Siège social de l'U. F. S. F., 53, rue Scheffer pour demander les billets **(qui ne seront pas délivrés au théâtre.)**

GROUPE ANGEVIN DE L'UNION FRANÇAISE POUR LE SUFFRAGE DES FEMMES.

Appel à tous les Groupes.

Dans sa séance du 15 décembre dernier, le Groupe angevin de l'U.F.S.F. votait l'adresse suivante :

« Les membres du Groupe angevin de l'*Union Française pour le Suffrage des Femmes* réunis en assemblée générale à Angers, le 15 décembre 1918, convaincus plus que jamais de la nécessité sociale du Droit de suffrage pour les femmes, soutenus par l'opinion publique manifestement favorable à leur revendication, ainsi que l'a prouvé le succès des grands meetings organisés par le Groupe à Angers les 26 Mai et 17 Octobre 1918,

« Adressent à M. le président du Conseil des Ministres, un pressant appel pour que viennent immédiatement en discussion au Parlement la loi sur le suffrage des femmes.

« Pour le Groupe angevin de l'*Union Française pour le Suffrage des Femmes*,

La Présidente,

Pensant en faciliter la remise au Président du Conseil, j'envoyai l'adresse ci-dessus à Mme Brunschvicg, notre secrétaire générale, en la priant de la faire parvenir.

J'ai reçu de Mme Brunschvig la réponse suivante :

« Il sera difficile que votre vœu parvienne : rien de plus difficile à atteindre que M. Clémenceau. Je crois mieux que vous insériez votre vœu dans *La Française*.

« Joignez-y un appel pour que tous les groupes m'envoient un semblable vœu. Si nous en avons seulement une vingtaine, j'irai les porter à un député pour qu'il les remette à M. Clemenceau.

Je vous ferai connaître cette réponse, mes chères collègues, présidentes et secrétaires de groupes féministes, parce que je trouve l'idée excellente ; tous les groupes, dans toute la France, vont nous aider, j'espère à la réaliser.

Il faut que nous votions en 1919!

Pour cela, il faut que la loi sur sur le suffrage vienne en discussion à la Chambre. Il faut que nous la forcions à venir. Ne négligeons aucun moyens, surtout ceux qui montreront que toute la France veut.

Billot-Thulard
Présidente du Groupe Angevin de l'U. F. S. F.

CHRONIQUE DES EUVRES ET INSTITUTIONS

Prix de la Société des Gens de Lettres. — Mme Mary Lafon a obtenu le prix Jacob de la Cottière ; Mme Mathilde Alanic le prix Pasteur ; Mme Boudeville le prix Chauchard.

Un cours de patriotisme. — M. Paul Desjardins fera chaque jeudi, à partir du 9 janvier, des lectures suivies d'entretiens sur la patrie, le patriotisme français tel qu'il fut au cours du XIXe siècle, de 1814 à 1914, tel qu'il est et sera. Ces conférences auront lieu pour la Vérité, 21, rue Visconti. Au même lieu, tous les deux dimanches, à 4 h. ½, à partir du 5 janvier, auront lieu huit entretiens sur la liberté et ce que peuvent nous apprendre les disciplines françaises pour la maintenir. Se munir de cartes, à 5 francs pour le personnes qui ne font pas partie de l'Union, et donnant droit aux séances des jeudi et dimanche.

Pour l'Armée d'Afrique. — « L'Algérienne » a offert le premier de l'An, aux blessés Européens et Indigènes de l'armée d'Afrique, ainsi qu'aux troupes revenant du front, des cigarettes du pays natal,

Le tronc du soldat. — Des ouvriers et ouvrières employés dans les usines de de guerre de la route de la Révolte, avaient eu la généreuse pensée de placer dans leurs ateliers, un tronc désigné sous la dénomination de « tronc du soldat ». On l'a ouvert hier, et la somme recueillie se monte à 8.923 fr. 50 qui a été distribuée pour les fêtes de Noël, aux enfants de militaires mobilisés, de Neuilly et de Levallois-Perret.

LIVRES NOUVEAUX

Le verdict américain sur la guerre. Réponse au manifeste des professeurs allemands, par Samuel Hardin Church, brochure.

La Scuola nei territori occupati. Brochure publiée par le ministère des affaires civiles et le commandement supérieur de l'armée italienne.

La Femme patriote d'après la Bible, par G. Bonloux (Aubanel-Avignon).

Pour penser et agir, par le Dr Toulouse (La renaissance du Livre) 3 fr. 50.

La revanche d'Eros, par Iann Karmor. (Le livre mensuel) 5 fr.

L'idéologie délétère, par Georges Deherme (Groupe Auguste Comte) 0 fr. 75.

COURRIER DES LECTEURS

Mme Alary Friand. — Regrettons pour votre petit chien, mais nous ne faisons aucune insertion gratuite. Le prix de 1 fr. la ligne pour les « Petites Annonces » les rend abordables à tous.

Mlle Baud. — Comme vous nous [illegible] tons de ne pas être chaque jour à la disposition de nos amis. Mais le dimanche est [illegible] de repos ou d'exercice en plein air, [illegible] mille, et pour tous. C'est ce qui a rendu [illegible] semaine anglaise nécessaire, et pour que [illegible] semaine anglaise donne ce que l'on [illegible] d'elle, il faut qu'il y ait roulement; c'est [illegible] système que nous appliquons ici.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

A partir du 10 janvier, le train direct de toutes classes 12059 « Paris-Marseille » partant de Paris à 21 h. 05 et arrivant à Marseille à 15 h. 30, sera prolongé de Marseille à Vintimille (arrivée à Nice à 21 h. 04.

En sens inverse le train direct de toutes classes 12062, quittant Marseille à 12 h. 2[illegible] et arrivant à Paris à 7 h. 40, aura son point de départ reporté à Vintimille (départ de Nice à 7 heures.)

Le train poste (première classe) 12[illegible] partant de Paris à 20 h. 15, sera accéléré à partir de Marseille et arrivera à Nice à [illegible] heures 50.

Le train poste (première classe) 12[illegible] de même accéléré entre Vintimille et Marseille ; le départ de Nice aura lieu à 13 h. l'arrivée à Paris restant fixée à 8 h. 45.

SPECTACLES

Théâtre du Château-d'Eau. — Après [illegible] actes hilarants, celui de **Madame** et **Le tapissait**, le Théâtre du Château d'Eau donne cette semaine, un spectacle des plus gais, avec **Les Enfants d'Edouard.**

Le spirituel chansonnier, Léonce Pann, la gracieuse diseuse Germaine Hilliber et la [illegible] rolita remportent, tous les soirs, le plus vif et le plus légitime succès.

On cherche petit app. meublé, 2 pe[illegible] nes. S'adresser Madame Lebailly, H[illegible] la Bourdonnais, Av. de La Bourdonnais.

PENSION DE FAMILLE pour enfants [illegible] licats. Altitude 960 mètres. Instruction surée, docteur à proximité.

S'adresser à Mlles Durrleman et [illegible] Chambon de Tence (Haute-Loire).

MAISONS RECOMMANDÉES

LE BOVRIL

Est indispensable dans la Cuisine économise temps, peine et argent. [illegible] seul employé par toute ménagère [illegible] cieuse de son bien-être. Fournit un [illegible] cieux Potage-Consommé Riche. Sauce [illegible] cellente. Donne aux plats un goût exq[illegible]

Il ajoute à n'importe quel légume la [illegible] leur nutritive d'un morceau de viande [illegible] premier choix. Reconstituant très [illegible] gique.

Le BOVRIL est de la viande et rien [illegible] de la viande.

Se renseigner aux Maisons d'Alimentation, ou aux magasins de gros, 102, [illegible] Réaumur, Paris (2e).

BIERES
BIERE FANTA non alcoolique
BIERE spéciale pour nourrices
BIERE de TAGLE
6, rue Guyot (Paris) — Téléph. Wag. [illegible]

La Gérante : JANE MIEL

Imp. des Arts, 11, rue Molière, Paris

ECOLE ROY

7, rue Lagrange
PARIS (Ve)

COURS de 8 h. du matin à 10 h. du soir. — Envoi du Programme FRANCO
Inscriptions reçues à toute époque de l'année

STENOGRAPHIE, DACTYLOGRAPHIE
COMPTABILITÉ, COMMERCE. LANGUES

Préparation spéciale au Commerce aux Services officiels des Chambres, aux Examens des Ministères et Administrations, ainsi qu'au Professorat de Sténographie
Cours GRATUITS et cours réitérés. — Cours par Correspondance.
PLACEMENT GRATUIT DES ELEVES

TREIZIEME ANNEE — N° 4[illegible]

ABONNEMENTS

FRANCE . . . . Un an 8 fr.
ETRANGER . . . . — 10 fr.

LE NUMERO :

FRANCE . . . . 10 centimes
ETRANGER . . . . 15 —

Aux bureaux du Journal et par la poste

TÉLÉPHONE : AUTEUIL 17-00

ANNONCES
Agence Parisienne de Publicité
10, Rue Drouot, Paris
TÉL. : GUT. 55-93

Les abandons d'enfant

[illegible] Hélas, qu'ils ont augmenté depuis la guerre! Et de quelle saisissante manière et combien s'augmentait aussi la mortalité moyenne, déjà si forte [illegible] petits pupilles de l'Assistance publique. Elle atteignit 52 0/0 en 1[illegible] bien qu'une savante commission fut convoquée pour étudier le mal et chercher le remède. Elle conclut [illegible] travaux en proposant le rétablissement des tours!... Un projet de loi fut déposé par un législateur bien connu.

Mieux eut valu se rappeler que [illegible] vant n'est qu'à demi créé lorsqu'il n'est que sa mère doit l'achever, à force [illegible] de vigilant amour et [illegible] de son sein.

L'unique remède, là encore, serait jamais sans un chagrin pr[illegible] d'une mère, fût-elle sans abri et dé[illegible] se résout à abandonner le petit [illegible] elle vient de mettre au monde. [illegible] pourtant, et c'est plus vite [illegible] plutôt dans sa pauvre vie [illegible] de l'hôpital, encore lasse [illegible] sessive, encore toute meurtrie de [illegible] fantement, elle n'est accouchée [illegible] depuis 11 jours. C'est le moment [illegible] dans les familles heureuses, la [illegible] père est le plus choyée et fêtée. [illegible] pour celle-ci, qui est sans mari et [illegible] protecteur, la voilà se traînant [illegible] avé des rues, avec un enfant sur [illegible] bras, seule... Que devenir? Vous, [illegible] gez, représentez-vous sa détresse [illegible] elle porte son cher fardeau dans [illegible] maison où elle sait qu'elle ne peut [illegible] revoir, plaignez cette mère.

Voici une autre qui essaie la [illegible] Elle travaillera, elle élèvera seul [illegible] petit dont le père a fui son devoir. [illegible] comme la plupart des crèches ou [illegible] trop tard, ferment trop tôt, il faut [illegible] bien le beau nouveau-né en nourrissant sur les bras d'une femme [illegible] que. S'il ne meurt pas de suite selon [illegible] triste règle, il est si loin que la mère [illegible] pourra jamais. l'aller voir, on ne [illegible] sera de lui que pour réclamer [illegible] sse argent, sucre, savon, vêtements [illegible] Viennent les jours de chômage [illegible] ne peut rien envoyer, s'endette [illegible] nourrice menace de rapporter l'enfant [illegible] mère s'affole, et pour que le [illegible] soit encore là-bas « au bon air [illegible] qu'elle puisse travailler, elle ne ré[illegible] plus, elle change même d'hôtel; la [illegible] rice remet l'enfant à l'Assistance [illegible] que. Tout est consommé. Et voilà [illegible] mécanisme de beaucoup d'abandons d'enfants.

Cette autre qui fut trahie est [illegible] par la sévérité avec laquelle [illegible] sans marquer de réprobation [illegible] responsable, étiquette les [illegible] » et les « enfants naturels [illegible] du blâme ici provoqué. [illegible] toutes ces femmes, la société [illegible] pu épargner cette douleur [illegible] pas dû se garder de [illegible] voyens?

Si, à ces femmes qui quittent la [illegible] ralité sans sou ni maille et sans [illegible] secours d'un bras d'homme, on [illegible] suite la possibilité de garder [illegible] enfant, tout en gagnant leur vie, [illegible] leur disait : « Vous allez vous re[illegible] tel asile, puis, quand vous [illegible] couvré vos forces, vous trouverez [illegible] atelier, en tel magasin ou bureau [illegible] vail honorable, et une poupon[illegible] votre bébé, vous pourrez l'y [illegible] un salaire ne vous sera re[illegible] temps perdu, mais au contr[illegible] me vous sera donnée, pour [illegible] l'augmentation de vos cha[illegible] serez aidée, nul n'osera vous [illegible] cet affreux nom de fille-mère, [illegible] aurez été trahie, déçue, délaissée, votre mérite sera grand d'[illegible] votre enfant, vous serez ho[illegible] me doivent l'être toutes les [illegible] gueuses et dignes ». Si on pou[illegible] un tel langage, j'en appelle [illegible] femmes, il n'y aurait [illegible] dons d'enfants.

Faut-il donc une révolution dans [illegible] pour obtenir ce résultat?

[illegible] compréhension de la détr[illegible] chaleur de solidarité, ce sens [illegible] tent chez mille et mille d'entre [illegible] trouve la preuve dans les ad[illegible] résultats obtenus par l'Office [illegible] nce maternelle et infantile, [illegible] ant de mères et tant d'en[illegible] faudrait seulement en é[illegible] l'action, l'étendre à tout le [illegible] les villes, à toutes les ca[illegible] multiplier les maternités so[illegible] discrets pour les femmes [illegible] et accouchées, coordonner [illegible] plus fructueusement les [illegible] sistance avec les Offices de [illegible] pression sur les patrons [illegible] obéissant à la loi de 1917, ils [illegible] chambres d'allaitement, arri[illegible] compléter cette loi; instruire [illegible] ons de femmes bénévoles ou [illegible] qui sauraient utiliser les [illegible] sels de secours aux mères, [illegible] création de ceux qui manquent, [illegible] dans toute la France sur des [illegible] est large, ce généreux [illegible] déjà ébauché à Paris et [illegible] Etats-Unis de si [illegible]

RAPPORT de M. Pierre-Etienne Flandin SUR le Suffrage des Femmes

(Suite)

2. L'argument social. — L'argument social opposé aux droits politiques des femmes mérite plus d'attention. Il est tiré du problème de la natalité. On répète assez généralement que l'influence du nouvel état d'esprit créé chez les femmes par l'extension de leurs droits politiques, détournerait celles-ci de leurs devoirs et, plus particulièrement, du devoir maternel.

Cette objection a beaucoup de crédit et peu de démonstration; ses partisans la rédigent de préférence sous forme de prophétie, et, à cet effet, tracent à grands traits le tableau de la société en général et de quelques-uns de ses avatars.

En fait, l'argument se réduit à ceci :

1° Que les femmes ne consentiront à avoir de nombreux enfants que si elles restent à la maison parce que, seul, le calme du foyer est propice aux soins que la mère doit se donner à elle-même et à ses enfants. Théorie générale, indépendante du temps et des lieux ;

2° Que, par les temps qui courent, il y a en circulation beaucoup d'idées nocives basées sur l'individualisme à outrance, toutes aboutissant au principe de se donner le plus d'agréments possibles avec le moins d'ennuis, et dont la conséquence est d'éloigner la femme de la maternité : il faut donc plus que jamais la tenir renfermée dans des préoccupations domestiques. Argument spécial basé sur le temps, les mœurs et les idées.

Personne ne peut nier que le calme ne soit favorable aux nombreuses maternités; mais la possession de droits politiques en détournera-t-elle les femmes ?

L'exercice de ces droits n'exige que fort peu d'effort et encore moins de temps ; il consiste à aller une fois tous les quatre ans déposer son bulletin dans l'urne.

Enquête ne met-on pas sur le compte d'une [illegible] cause imaginaire un mal réel? Les droits politiques de la femme n'existent pas ; il est seulement question de les créer déjà ; de sorte que la cause n'est pas née que l'effet serait déjà produit.

En fait, le problème de la natalité se pose en France depuis plus de cent ans ; dès 1811, la courbe annuelle des naissances baissait ; le mal n'a fait qu'empirer depuis, ce qui est fort naturel et arrive à tous les maux quand on ne les soigne point qu'ils soient moraux ou physiques. Quant au féminisme il n'a commencé à réunir quelques adeptes qu'en 1848, et ce n'est que depuis ces dernières dix ou vingt années qu'il s'est réellement organisé et qu'il a fait école. Il devient ainsi difficile d'établir entre ceci et cela corrélation d'effet à cause, comme il serait injuste, d'ailleurs, d'imputer seulement aux femmes le mal de la dépopulation.

De même que ce ne sont pas les droits politiques qu'elles ne possèdaient pas qui ont fait déserter aux femmes leurs foyers ; mais la nécessité où elles se sont trouvées de travailler pour suppléer à l'insuffisance du salaire de l'homme seul; de même, ce n'est pas parmi les femmes attirées hors du foyer familial, parmi les ouvrières les premières que s'est manifestée la crise des naissances. Les femmes qui ont donné l'exemple de la stérilité ou de la limitation du nombre des enfants appartenaient à des familles riches : elles n'avaient pas de travail qui les appelât hors de chez elles ; elles possédaient tous les loisirs nécessaires pour mettre des enfants au monde ; le souci de leurs droits politiques ne les troublait pas beaucoup non plus ; leur malthusianisme provenait de préoccupations moins générales et moins désintéressées ; elles ont eu moins d'enfants simplement parce que les enfants les gênaient et du moment qu'elles en avaient un ou deux pour occuper leur cœur, le reste leur importait peu. Mais de cet état d'esprit, quel est l'auteur et le coupable ; qui le premier a eu ou a répandu les idées dangereuses, à qui ont-elles plu et qui les a introduites au foyer, sinon l'homme? Est-il vraisemblable de prétendre que toutes les femmes se sont mises à supplier les hommes de ne plus leur donner d'enfants et que tous les hommes, conscients du mal qu'ils allaient faire, y aient consenti ?

Non, quand on parle de dépopulation, les hommes et les femmes sont également en cause et partagent également les responsabilités. Toutes les mesures que l'on pourra prendre quand elles ne toucheront que les femmes seront inefficaces parce qu'elles n'atteindront qu'un côté du mal.

Ce n'est pas la misère qui empêche les gens d'avoir des enfants,ce n'est pas la fortune non plus ; ce ne sont pas les occupations extérieures, c'est un état d'esprit. Or, les idées n'ont pas de sexe, et, au surplus, quand un ordre de choses est si général, qu'il s'établit sans plus de crises, il offre tous les symptômes du consentement mutuel, surtout quand il règne dans une communauté aussi étroite que celle du mariage. Sont-ils nombreux les hommes qui veulent avoir beaucoup d'enfants et qui sont entravés dans ce dessein par leur femme ? Le mal de la dépopulation n'est ni féminin ni masculin seulement ; il est masculin et féminin à la fois. Il est autrement difficile à définir comme aussi à combattre, et assez complexe pour ne rien craindre des définitions ; il atteint trop profondément la conscience intime des générations présentes pour qu'un remède unique puisse lui être appliqué. Tout le monde en tombe d'accord, mais non plus sur la qualité des remèdes, si nous regardons autour de nous, nous devons reconnaître du reste que les charges, les soucis et les souffrances que chaque nouvel enfant amène avec soi, diffèrent quand il s'agit de milieux sociaux divers.

Voici un ménage qui jouit d'une petite fortune, se dit assez riche pour vivre sans travail et qui, pour le bien prouver, vit chichement et épargne. Il ne veut pas partager sa fortune dont il est fier, mais à laquelle il rend justice en reconnaissant qu'elle fera six va-nu-pieds. Il n'aura donc qu'un enfant pour vivre oisif en se plaignant du prix de la vie.

Tel autre ménage est riche et dépense libéralement tant qu'il s'agit de ses plaisirs. Le seul enfant à la naissance de qui il consentira, portera tout le long de sa vie comme le stigmate du calcul de ses parents. Il n'est ni un homme, ni un père, ni un citoyen. Son père, qui a cru assurer par lui la perpétuation de sa race, n'a réussi qu'à la discréditer publiquement.

Mais il est des cas cependant dans un certain milieu, celui par exemple des ouvrières ou des employées de grands magasins, où les femmes ne sont mères qu'en traversant une série d'épreuves qui, si elles ne servent pas de justification, sont au moins les meilleures excuses qu'une femme puisse se donner.

Tel ménage ouvrier dans une grande ville a vu peu à peu la disproportion se faire plus grande entre son salaire et ses dépenses. Deux moyens d'équilibre s'offraient à son choix : diminuer ses dépenses ou augmenter ses ressources. Le premier moyen n'était praticable qu'à certaines conditions de médiocrité, dont le pays entier (si cet état d'esprit se fût généralisé) aurait subi le contre-coup. Le second ne le devenait que par la collaboration d'un auxiliaire. Cet auxiliaire, quel pouvait-il être, sinon la femme qui, du reste, avait des loisirs. La femme offrit donc ses loisirs à l'employeur qui, y voyant une arme, institua arbitrairement un « cours » du travail féminin. Et le taux de ce « cours » resta bas pour la seule raison que le travail féminin était, par préjugé social, considéré comme de qualité inférieure. Donc, pour gagner assez, la femme doit travailler autant et même plus que son mari. Dans cette situation, comment s'étonner qu'une nouvelle maternité la fasse hésiter? Qu'elle veuille être mère, et pour elle commence une nouvelle série d'épreuves. Aussitôt qu'elle s'aperçoit qu'elle est enceinte, son premier souci est qu'il n'y paraisse pas. En effet, elle est exposée aux moqueries de ses compagnes. (N'est-ce pas bien caractéristique de l'état d'esprit qui nous occupe). Comme elle ne veut pas divulguer son état, elle continue son travail, qui dépasse ses forces ; ainsi, il lui est impossible de prendre les précautions et les soins nécessaires : fatigue pour elle et pour l'enfant, dont elle compromet la santé.

Ensuite, c'est pour elle l'hôpital où elle entre souvent quelques heures seulement avant l'accouchement, et l'enfant vient au monde dans les plus mauvaises conditions possibles. Même dans les maternités les mieux installées, la place est trop restreinte,le personnel est insuffisant et surmené.Au bout de onze jours, voilà la mère et l'enfant dans la rue. Pendant quelques jours, la femme reste chez elle et soigne son enfant. Elle est elle-même à peine remise et il faut qu'elle s'occupe de son ménage, des soins à donner à l'enfant. Quand elle aurait le plus besoin de reprendre ses forces, elle passe des nuits blanches auprès du bébé qui crie, et son travail domestique est doublé à cause de lui. Enfin, il lui faut reprendre son travail sous peine de perdre sa place. L'enfant est mis dans une crèche où il restera toute la journée pendant que sa mère travaillera. Que sont ces crèches, qui devraient être l'objet de la surveillance la plus sévère ? Souvent telles que, lorsque la mère le peut, sans se causer à elle-même un préjudice irréparable, et si peu exigeante qu'elle puisse être, elle préfère encore renoncer pour quelque temps à son gagne-pain. Quand elle se décide à y laisser son enfant, c'est pour ne pouvoir revenir l'allaiter qu'avec la plus grande difficulté. Le lait est mauvais parce que la mère est fatiguée ; l'enfant est malade parce que ce régime irrégulier,lui est funeste. Souvent, il en meurt, et l'on peut dire qu'il a été tué, mais en ferions-nous un grief à la femme pressée par la nécessité ou à notre organisation sociale dont, nous, législateurs, sommes responsables et que nous n'avons pas su adapter à l'évolution des mœurs ?

La guerre a donné une extension soudaine au travail des femmes dans les usines. Dirons-nous : voyez toutes les femmes qui travaillent : les ouvrières d'usines, les employées des grandes maisons de commerce, des administrations, les secrétaires, dactylographes, etc.; elles tiennent à ne pas chômer, et, pour cela, ne veulent pas d'enfants; un enfant, pour elle, c'est la misère. Donc, il faut les empêcher de travailler au dehors, les ramener au foyer pour qu'elles acceptent de nouveau la maternité. L'argument serait spécieux.

Il n'est pas douteux que, sous tous les rapports, nous assistons à la fin d'une période de l'histoire politique, économique et sociale du vieux monde. Dans tous les domaines de l'activité humaine, les conceptions, les méthodes, les usages sont bouleversés. De grands changements en résultent contre lesquels toute résistance est inutile. Qu'il faille s'en plaindre ou s'en louer, nul ne peut le dire, mais le fait demeure, et, avec lui, le bien et le mal inhérents à toutes les institutions humaines.

Le cadre traditionnel de la vie familiale est brisé ; ce à quoi nous devons nous efforcer, c'est que cette vie même s'adapte aux nouvelles exigences de la vie moderne, car tous les efforts que l'on fera pour remonter ou pour arrêter le cours du temps resteront vains.

Puisque la condition normale des femmes dans la société moderne est le travail, il faut empêcher qu'il soit néfaste à la repopulation. Puisque l'appoint du salaire féminin est devenu indispensable à l'équilibre du budget familial, il faut éviter que le gain de ce salaire se présente sous la forme du dilemme de la stérilité : ou la femme travaillera et les exigences de son emploi ne lui laissera plus le temps d'être mère ; ou la femme ne travaillera pas et elle n'aura plus le moyen d'élever les enfants qui naîtront d'elle. La tranquillité, la confiance dans l'avenir doivent être des privilèges assurés à la femme ; il faut que les ouvrières ou les employées sachent qu'elles ne perdront pas leur place parce qu'elles devront suspendre leur travail pendant quelques mois ; il faut que les plus pauvres soient assurées de recevoir des secours qui leur rendront ce chômage possible. Il faut que la maternité cesse de devenir une charge pour les travailleuses et il faut prévoir ainsi jusqu'aux plus petits détails de cette question qui est toute de détails.

N'est-ce pas là l'objet d'une législation protectrice qui puisse intervenir [illegible] nuit ? Et cette législation, qui est qualifiée pour la préparer, qui connaîtra le mieux les conditions dans lesquelles évolue la maternité ? Qui saura le mieux protéger la femme enceinte, la femme en couches, les enfants du premier âge ? Qui en aura la connaissance, l'expérience et la pitié, sinon la femme